







39=1. 63=1

Vol 212
n 105

TABLES

CHOLÉRIQUES

TOME TROISIÈME

FABLES
CHOISIES.

TOME TROISIEME.



F A B L E S
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR J. DE LA FONTAINE.
TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.

De l'Imprimerie de CHARLES-ANTOINE JOMBERT.

A V E R T I S S E M E N T

Imprimé pour la première fois en 1678.

Voici un second Recueil de Fables que je présente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope, qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoitra lui-même: ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croient fort ancien, & original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même, sous le nom du sage *Locman*. Quelques-autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *Errata*: mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. * Si on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

* La Fontaine avoit raison; & son style perd souvent de sa clarté, de son élégance & de sa force, par la plus légère incorrection. Les Editions multipliées de ses Fables, qui fourmillent de fautes, sans en excepter aucune, sont une preuve de la légitimité de ses craintes, & de la nécessité de son Avertissement. Aussi a-t-on veillé très-soigneusement à la correction de celles-ci, dont ce volume, ainsi que les deux précédens, donneront au Public des témoignages de l'attention redoublée qu'on apporte tous les jours à la perfection de cet Ouvrage.



T A B L E

D E S F A B L E S

CONTENUES DANS LE TROISIEME VOLUME.

L I V R E S E P T I E M E .

FABLE I. <i>Les Animaux malades de la peste.</i>	page 4
FABLE II. <i>Le mal marié.</i>	7
FABLE III. <i>Le Rat qui s'est retiré du monde.</i>	9
FABLE IV. <i>Le Héron.</i>	11
FABLE V. <i>La Fille.</i>	13
FABLE VI. <i>Les Souhairs.</i>	15
FABLE VII. <i>La cour du Lion.</i>	17
FABLE VIII. <i>Les Vautours & les Pigeons.</i>	19
FABLE IX. <i>Le Coche & la Mouche.</i>	21
FABLE X. <i>La Laitiere & le pot au lait.</i>	23
FABLE XI. <i>Le Curé & le Mort.</i>	25
FABLE XII. <i>L'Homme qui court après la Fortune & l'Homme qui l'attend dans son lit.</i>	28
FABLE XIII. <i>Les deux Coqs.</i>	31
FABLE XIV. <i>L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune.</i>	33
FABLE XV. <i>Les Devinereffes.</i>	35
FABLE XVI. <i>Le Chat, la Belette & le petit Lapin.</i>	37
FABLE XVII. <i>La tête & la queue du Serpent.</i>	39
FABLE XVIII. <i>Un Animal dans la Lune.</i>	42

L I V R E H U I T I E M E .

FABLE I. <i>La Mort & le Mourant.</i>	45
FABLE II. <i>Le Savetier & le Financier.</i>	47
FABLE III. <i>Le Lion, le Loup & le Renard.</i>	49
FABLE IV. <i>Le pouvoir des Fables.</i>	52
FABLE V. <i>L'Homme & la Puce.</i>	56
FABLE VI. <i>Les Femmes & le Secret.</i>	57
FABLE VII. <i>Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître.</i>	59
FABLE VIII. <i>Le Rieur & les Poissons.</i>	61

T A B L E D E S F A B L E S.

iiij

FABLE IX. <i>Le Rat & l'Huître.</i>	63
FABLE X. <i>L'Ours & l'Amateur des jardins.</i>	65
FABLE XI. <i>Les deux Amis.</i>	67
FABLE XII. <i>Le Cochon, la Chèvre & le Mouton.</i>	69
FABLE XIII. <i>Tircis & Amarante.</i>	71
FABLE XIV. <i>Les obseques de la Lionne.</i>	73
FABLE XV. <i>Le Rat & l'Eléphant.</i>	75
FABLE XVI. <i>L'Horoscope.</i>	78
FABLE XVII. <i>L'Ane & le Chien.</i>	81
FABLE XVIII. <i>Le Bassa & le Marchand.</i>	83
FABLE XIX. <i>L'avantage de la Science.</i>	85
FABLE XX. <i>Jupiter & les Tonnerres.</i>	87
FABLE XXI. <i>Le Faucon & le Chapon.</i>	89
FABLE XXII. <i>Le Chat & le Rat.</i>	91
FABLE XXIII. <i>Le Torrent & la Riviere.</i>	94
FABLE XXIV. <i>L'Education.</i>	96
FABLE XXV. <i>Les deux Chiens & l'Ane mort.</i>	97
FABLE XXVI. <i>Démocrite & les Abdéritains.</i>	99
FABLE XXVII. <i>Le Loup & le Chasseur.</i>	101

L I V R E N E U V I E M E.

FABLE I. <i>Le Dépositaire infidèle.</i>	104
FABLE II. <i>Les deux Pigeons.</i>	108
FABLE III. <i>Le Singe & le Léopard.</i>	111
FABLE IV. <i>Le gland & la Citrouille.</i>	113
FABLE V. <i>L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un jardin.</i>	115
FABLE VI. <i>Le Statuaire & la Statue de Jupiter.</i>	117
FABLE VII. <i>La Souris métamorphosée en Fille.</i>	120
FABLE VIII. <i>Le Fou qui vend la Sagesse.</i>	123
FABLE IX. <i>L'Huître & les Plaideurs.</i>	126
FABLE X. <i>Le Loup & le Chien maigre.</i>	127
FABLE XI. <i>Rien de trop.</i>	130
FABLE XII. <i>Le Cierge.</i>	132
FABLE XIII. <i>Jupiter & le Passager.</i>	133
FABLE XIV. <i>Le Chat & le Renard.</i>	135
FABLE XV. <i>Le Mari, la Femme & le Voleur.</i>	137
FABLE XVI. <i>Le Trésor & les deux Hommes.</i>	139

FABLE XVII. <i>Le Singe & le Chat.</i>	142
FABLE XVIII. <i>Le Milan & le Rossignol.</i>	144
FABLE XIX. <i>Le Berger & son troupeau.</i>	145

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.



A MADAME

A M A D A M E
DE MONTESPAN.

L'apologue est un don qui vient des Immortels,
 Ou si c'est un présent des hommes,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
 Nous devons, tous tant que nous sommes,
 Ériger en Divinité
 Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
 C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
 Ou plutôt il la tient captive,
 Nous attachant à des récits
 Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
 O vous qui l'imitiez, Olympe, si ma Muse
 A quelquefois pris place à la table des Dieux,
 Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux :
 Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
 Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
 Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage :
 Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
 Doit s'acquérir votre suffrage.
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
 Il n'est beauté dans nos Ecrits,
 Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces ;
 Eh ! qui connoît que vous les beautés & les graces ?
 Paroles & regards, tout est charme dans vous.
 Ma Muse, en un sujet si doux,
 Voudroit s'étendre davantage :
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
 Et d'un plus grand Maître que moi
 Votre louange est le partage.
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage

2 A MADAME DE MONTESPAN.

Votre nom ferve un jour de rempart & d'abri:
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
 Sous vos seuls auspices ces Vers
 Seront jugés, malgré l'envie,
 Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
 La Fable, en son nom, la demande:
Vous sçavez quel crédit ce mensonge a sur nous;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



F A B L E S

CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.



FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

F A B L E I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisoit aux Animaux la guerre.
 Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
 On n'en voyoit point d'occupés
 A chercher le foutien d'une mourante vie :
 Nul mets n'excitoit leur envie.
 Ni Loups, ni Renards n'épioient
 La douce & l'innocente proie.
 Les Tourterelles se fuyoient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le Lion tint conseil, & dit : mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune :
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
 On fait de pareils dévoûmens.
 Ne nous flattons donc point, voyons fans indulgence
 L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard, & flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.

L'âne vint à son tour, & dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque diable aussi me pouffant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un Loup, quelque peu cleric, prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous ferez puissant ou misérable,
Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

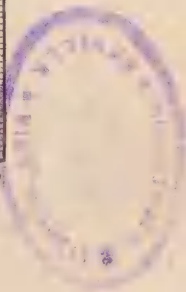


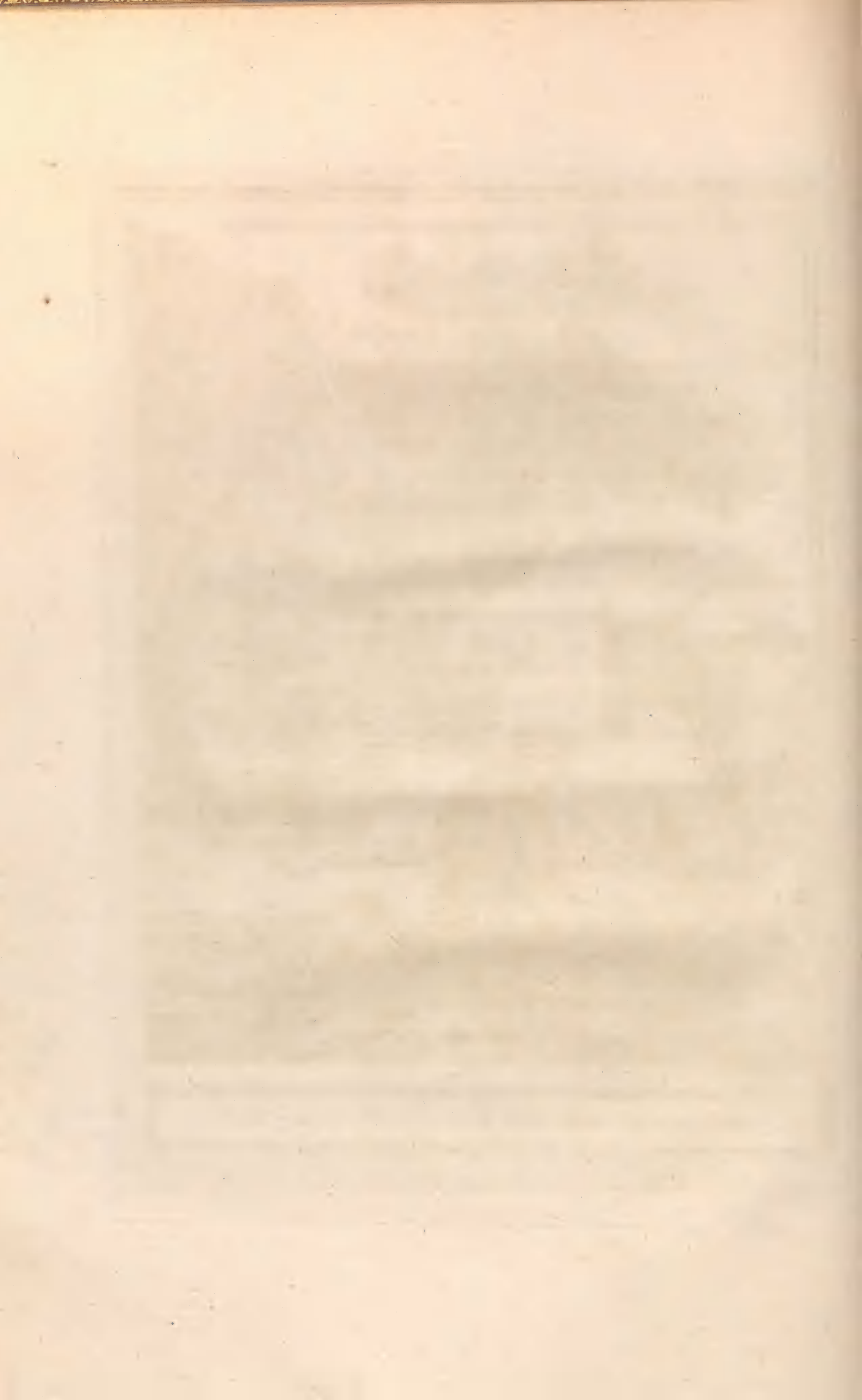


LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE . Fable CXXV.

J. B. Oudry inv.

P. E. Motte Sculp.





F A B L E I I.

L E M A L M A R I É.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards:
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son Épouse,
Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'Époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Avez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur sçavois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son Époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous fans cesse à mes côtés.

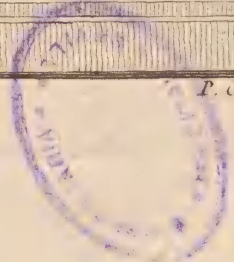




LE MAL-MARIE . Fable CXXVI.

J.B. Oudry inv.

P. Chenu sculp.



F A B L E I I I.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain Rat, las des foins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros & gras : dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple chat :
Ratopolis étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.





LE RAT QUI S'EST RETIRE DU MONDE. Fable CXXVII.

J.B. Oudry del.

J. Rolland sculp.





F A B L E I V.

L E H É R O N .

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il cotoyoit une riviere.

L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compere.

Le Héron en eût fait aisément son profit ;

Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre :

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivoit de régime ; & mangeoit à ses heures.

Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui fortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat du bon Horace.

Moi des tanches ? dit-il, moi Héron que je fasse

Une si pauvre chère ? & pour qui me prend-on ?

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !

J'ouvrerois pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise,

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux & tout aisé

De rencontrer un limaçon,

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.

On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y font pris : ce n'est pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

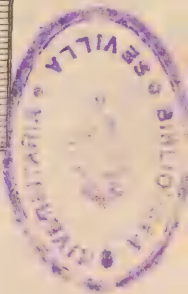


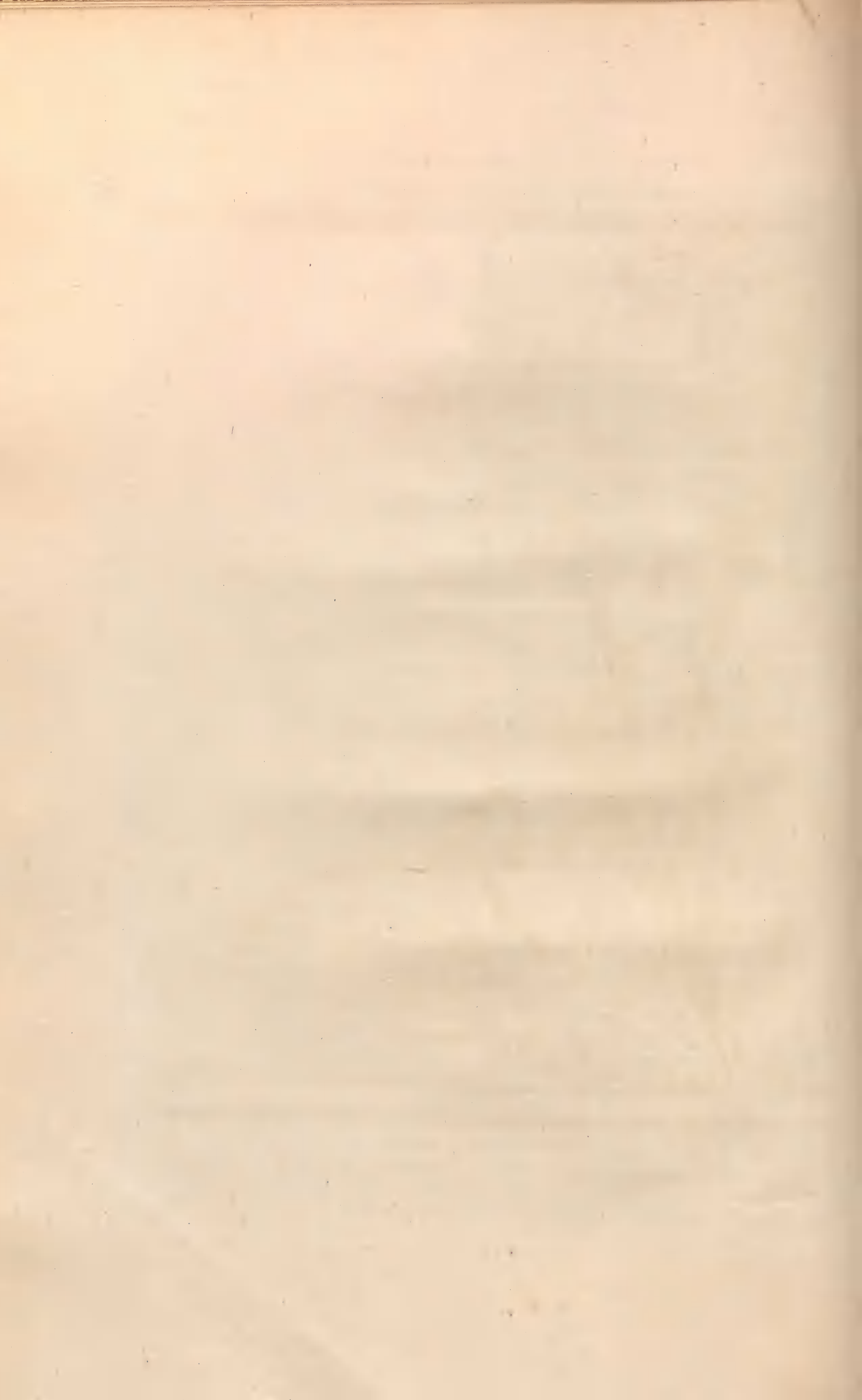


LE HÉRON . Fable CXXVIII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.





F A B L E V.

L A F I L L E.

Certaine Fille un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette Fille vouloit auffi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je pense;
A moi les proposer? hélas, ils font pitié.
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout; car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en solitude.
La Belle se fçut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit décheoir: adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:

Puis ses traits choquer & déplaire :
Puis cent fortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet infigne larron.

Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari :
Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi :
Le desir peut loger chez une précieuse :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.





LA FILLE . Fable CXXIX .

J.B. Oudry inv.

Riland sculp.



FABLE VI.

LES SOUHAITS.

IL est au mogul des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître & la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sçait si les zéphirs
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zele,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle:
Mais ses confreres les esprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne sçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.

Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Etrange & nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
 Et l'abondance, à pleines mains,
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
 Tout en creve. Comment ranger cette chevance ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux font empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux comploterent,
 Les grands seigneurs leur emprunterent,
 Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils, l'un & l'autre : heureux les indigens !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors : fuyez ; & toi, Déesse,
 Mere du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite. A ces mots
 La Médiocrité revient ; on lui fait place ;
 Avec elle ils rentrent en grace,
 Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
 Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
 Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
 Le folet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
 Ils demanderent la sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.



LES SOUHAITS. Fable CXXX.

J.B. Oudry inv.

P. Avellines sculp



F A B L E V I I.

L A C O U R D U L I O N .

Sa majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés
Ses vaffaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendrait
Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.

Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses fujets étaloit sa puissance.

En son louvre il les invita.

Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:

Il se fût bien passé de faire cette mine.

Sa grimace déplut. Le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire

Le dégoûté.

Le finge approuva fort cette sévérité;

Et, flatteur excessif, il loua la colere,

Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,

Qui ne fût ail au prix. Sa sottie flatterie,

Eut un mauvais succès, & fut encor punie.

Ce monseigneur du Lion-là,

Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,

Que sens-tu? dis-le-moi: parle sans déguifer.

L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous fert d'enseignement.
Ne foyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.





LA COUR DU LION. Fable CXXXI.

J.B. Oudry inv.

M. Marvie sculp.



FABLE VIII.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le printemps
Mène à sa cour, & qui sous la feuillée,
Par leur exemple & leurs sons éclatans,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à son char: mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ferre.
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidèle:
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon

Furent choisis ; & si bien travaillèrent,
Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve ; & la paix s'enfuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants ;
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là : semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

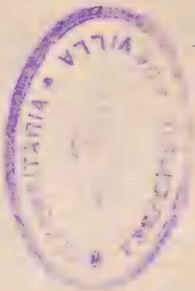




LES VAUTOURS ET LES PIGEONS . Fable CXXXII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



F A B L E I X.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.

L'attelage fuoit, souffloit, étoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'affied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussi-tôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit

Un sergent de bataille, allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le foin;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine diroit son bréviaire:

Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:

C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les nécessaires ;
Et par tout importuns, devraient être chassés.





LE COCHE ET LA MOUCHE . Fable CXXXIII .

J.B. Oudry inv.

Gaillard sculp.

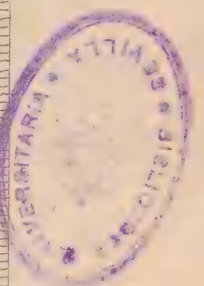
FABLE X.

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un couffinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple & souliers plats.
Notre Laitiere ainsi trouffée,
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison:
Le renard fera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraïsser coûtera peu de son:
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il est, une vache & son veau,
Que je verrai fauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus faute aussi, transportée.
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil mari
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au Lait*.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le Sofi ;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime :
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean, comme devant.

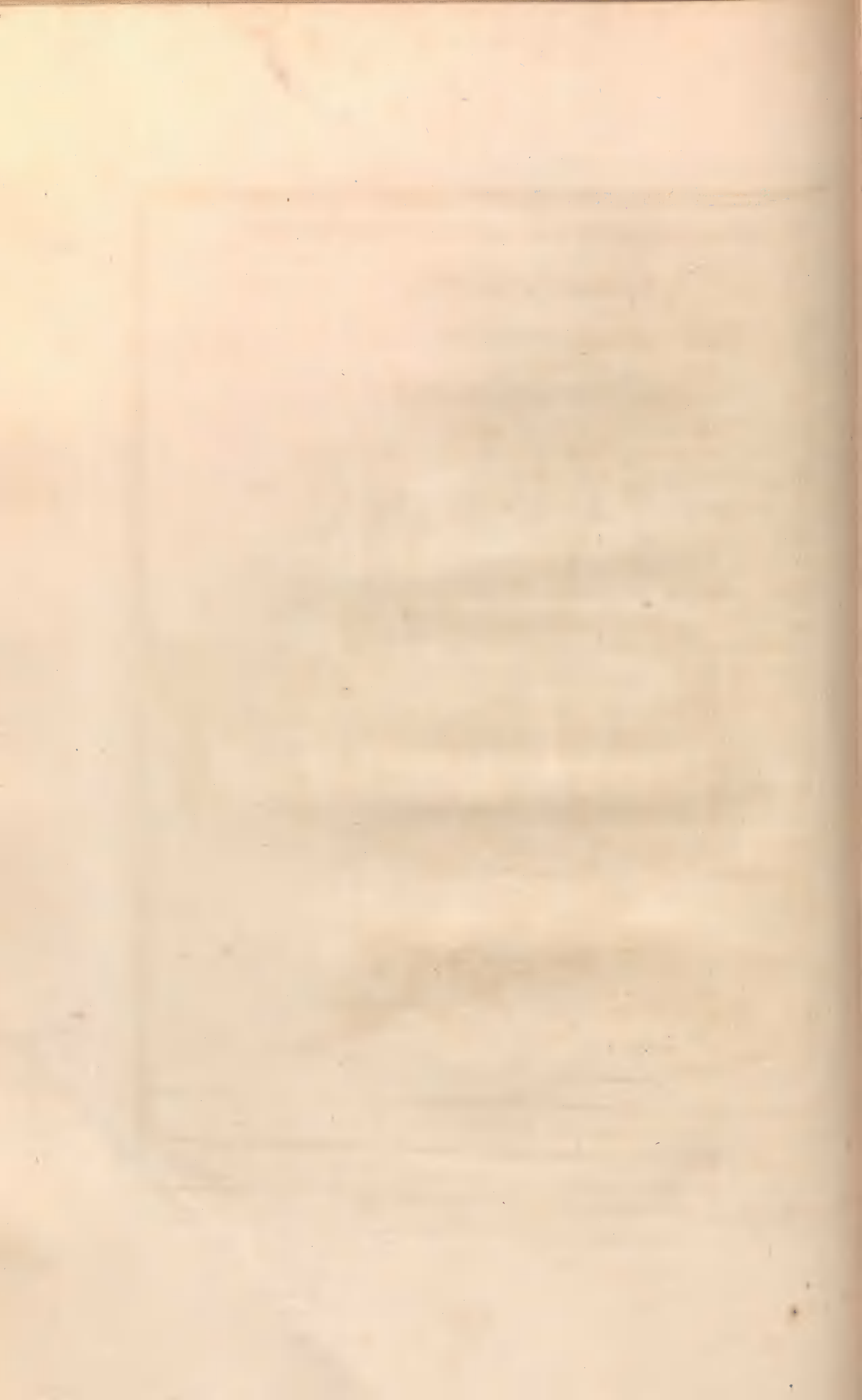




LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT, Fable CXXXIV.

J.B. Oudry inv.

Riland sculp.



F A B L E X I.

L E C U R É E T L E M O R T.

Un Mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte :
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre Défunt étoit en carrosse porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Pasteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraisons,
Et des pseaumes & des leçons,
Et des versets & des répons.
Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons :
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son Mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette,
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.

Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son Mort a la tête cassée :
Le Paroissien, en plomb, entraîne son Pasteur,
Notre Curé fuit son Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Est le Curé Chouart, qui sur son Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

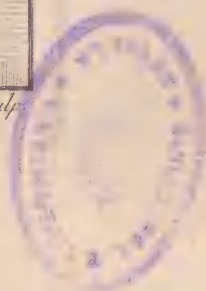




LE CURÉ ET LE MORT. Fable CXXXV.

J.B. Oudry inv.

L. le Grand sculp.



F A B L E X I I .

L' H O M M E

QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,

E T L' H O M M E

QUI L'ATTEND DANS SON LIT.



F A B L E X I I .

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,
ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je pousse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du fort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt, à leurs desirs échappe :
Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape :
Ne le valons-nous pas ? vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t'elle des yeux ?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux ?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune : il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre séjour ?
Vous sçavez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite

Ni climats, ni destins meilleurs.

Contentez-vous ; fuivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; & ce lieu, c'est la cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sçait être les meilleures,

Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.

Qu'est-ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien :

La Fortune pourtant habite ces demeures.

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour, messieurs de cour, adieu.

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :

Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,

Et le premier osa l'abyfme défier.

Celui-ci, pendant son voyage,

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois ; effuyant les dangers

Des pirates, des vents, du calme & des rochers,

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant assez tôt sans quitter la maison.

L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
 Il y court : les mers étoient lassées
 De le porter ; & tout le fruit
 Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
 Demeure en ton pays, par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avoit été :
 Ce qui lui fit conclure en somme,
 Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
 Il renonce aux courses ingrates,
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
 Pleure de joie, & dit : heureux qui vit chez soi,
 De régler ses desirs faisant tout son emploi.
 Il ne sçait que par oui-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire,
 Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
 On fuit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Désormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
 En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond sommeil.

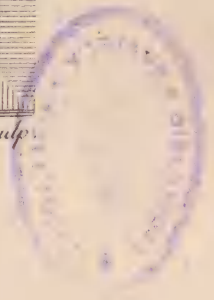




L'HOMME QUI COURT APRES LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT. Fab. CXXXVI

J.B. Oudry inv.

J.A. de Fehrt sculp.



FABLE XIII.

LES DEUX COQS.

Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,

Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.

Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.

Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.

La gent qui porte crête au spectacle accourut.

Plus d'une Hélène au beau plumage

Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:

Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours;

Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite

Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours

Cet objet rallumer sa haine & son courage.

Il aiguifloit son bec, battoit l'air & ses flancs;

Et s'exerçant contre les vents,

S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits

S'alla percher & chanter sa victoire.

Un Vautour entendit sa voix:

Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

Enfin, par un fatal retour,

Son rival autour de la Poule

S'en revint faire le coquet:

Je laisse à penser quel caquet,

Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups:

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du fort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

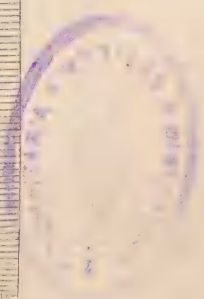




LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.

J.B. Oudry inv.

M. Marvic sculp



F A B L E X I V.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES
ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit :
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots; le fort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons, Atropos & Neptune
 Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
 Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidele.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
 Le luxe & la folie enflerent son trésor :
 Bref, il plut dans son escarcelle.
 On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses :
 Ses jours de jeûne étoient des noces.
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 Lui dit : & d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 Et d'où me viendrait-il, que de mon sçavoir-faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos, & bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause.
 Un vaisseau mal freté périt au premier vent.
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
 Fut enlevé par les corsaires.
 Un troisième, au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie

N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas
Que vous foyez heureux, tout au moins foyez sage.
Je ne sçais s'il crut ce conseil:
Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie:
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous difons injures au fort:
Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons: le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison; le destin toujours tort.





L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVIII.

J.B. Oudry inv.

J. Ouvrier sculp.

FABLE XV.

LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hazard que n'aît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,
Cela fut & fera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mere fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.

Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit ;
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse ;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achete un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin :

Le galetas devint l'autre de la Sibylle.
 L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
 Moi Devine ! on se moque : eh ! messieurs, fais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
 Point de raison : fallut deviner & prédire,
 Mettre à part force bons ducats,
 Et gagner, malgré foi, plus que deux Avocats.
 Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose :
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
 Tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.
 Quand cette femme auroit dit vrai
 Dans une chambre tapissée,
 On s'en feroit moqué : la vogue étoit passée
 Au galetas, il avoit le crédit :
 L'autre femme se morfondit.

 L'enseigne fait la chalandise.
 J'ai vu dans le palais une robe mal mise
 Gagner gros : les gens l'avoient prise
 Pour Maître tel, qui traînoit après soi
 Force écoutans : demandez-moi pourquoi.

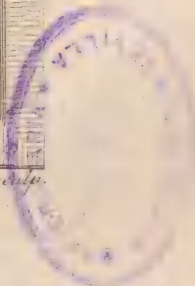




LES DEVINERESSES . Fable CXXXIX.

B. Dugry inv.

P. Marteau sculp.



FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin
 Dame Belette, un beau matin,
 S'empara: c'est une rufée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates un jour
 Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour,
 Parmi le thym & la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux fouterreins séjours.

La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître?

Dit l'animal chassé du paternel logis:

Holà, madame la Belette,
 Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre
 Étoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:

Et quand ce seroit un royaume,

Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.

Ce font, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maître & seigneur; & qui, de pere en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faifant la chatemite,
Un faint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert fur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant fa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : mes enfans, approchez,
Approchez : je fuis sourd, les ans en font la cause.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Auffi-tôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci refsemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits fouverains fe rapportant aux rois.





LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN. Fable CXXXX.

J.B. Oudry inv.

M. Maric sculp

FABLE XVII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue :

La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :

Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur, & non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi-bien qu'elle, je porte

Un poison prompt & puissant.

Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder,

A mon tour, ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien,

Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.

Souvent sa complaisance a de méchants effets.

Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur.

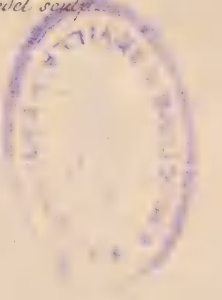




LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT. Fable CXLI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



FABLE XVIII.

UN ANIMAL

DANS LA LUNE.

FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE.

Pendant qu'un Philosophe assure,
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre Philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison; & la Philosophie
 Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe & sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature ordonna ces choses sagement:
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'apperçois le soleil: quelle en est la figure?
 Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
 Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
 Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur:
 Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur:
 Je le rends immobile; & la terre chemine.
 Bref, je déments mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.
 Mon ame, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence.
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse:

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? le Monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les Filles de mémoire

Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
Charles en sçait jouir: il sçauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts.

Fin du septieme Livre.





UN ANIMAL DANS LA LUNE. Fable CXLII.

J.B. Oudry inv.

J. Oudry sculp.



FABLES CHOISIES.

LIVRE HUITIEME.

F A B L E I.

LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage :
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant scû lui-même avertir

Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :

Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,

Il n'en est point qu'il ne comprenne

Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine :

Et le premier instant où les enfans des rois

Ouvrent les yeux à la lumière,

Est celui qui vient quelquefois,

Fermer pour toujours leur paupière.

Défendez-vous par la grandeur,

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,

La Mort ravit tout sans pudeur.

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré ;

Et, puisqu'il faut que je le die,

Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,

Se plaignoit à la Mort que précipitamment

Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament,

Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle :
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu :
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle.
 Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience.
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,
 Ton-petit fils pourvû, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 Du marcher & du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? plus de goût, plus d'ouïe :
 Toute chose pour toi semble être évanouïe :
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourans, ou malades.

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, & sans réplique :
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
 Remerciant son hôte ; & qu'on fît son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard : vois ces jeunes mourir,
 Vois-les marcher, vois-les courir
 A des morts, il est vrai, glorieuses & belles,
 Mais fûres cependant, & quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

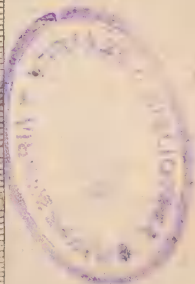
(Fable CXLIII.)



LA MORT ET LE MOURANT. Fable CXLIII.

J.B. Oudry inv.

L. Le Mire sculp.





F A B L E I I.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
 C'étoit merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr : il faisoit des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout coufu d'or,
 Chantoit peu, dormoit moins encor.
 C'étoit un homme de finance.
 Si sur le point du jour par fois il s'endormoit,
 Le Savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le Financier se plaignoit
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger & le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, & lui dit : or, ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? Par an ? ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; & je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrappe le bout de l'année :
 Chaque jour amène son pain.
 Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chommer : on nous ruine en Fêtes.
 L'une fait tort à l'autre : & monsieur le Curé,
 De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
 Le Financier riant de sa naïveté,

Lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,

Pour vous en servir au besoin.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avoit, depuis plus de cent ans,

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui: dans sa cave il enferme

L'argent & sa joie à la fois.

Plus de chant: il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis,

Il eut pour hôtes les fous,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet: & la nuit,

Si quelque chat faisoit du bruit;

Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,

Et reprenez vos cent écus.

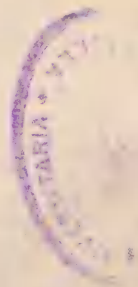


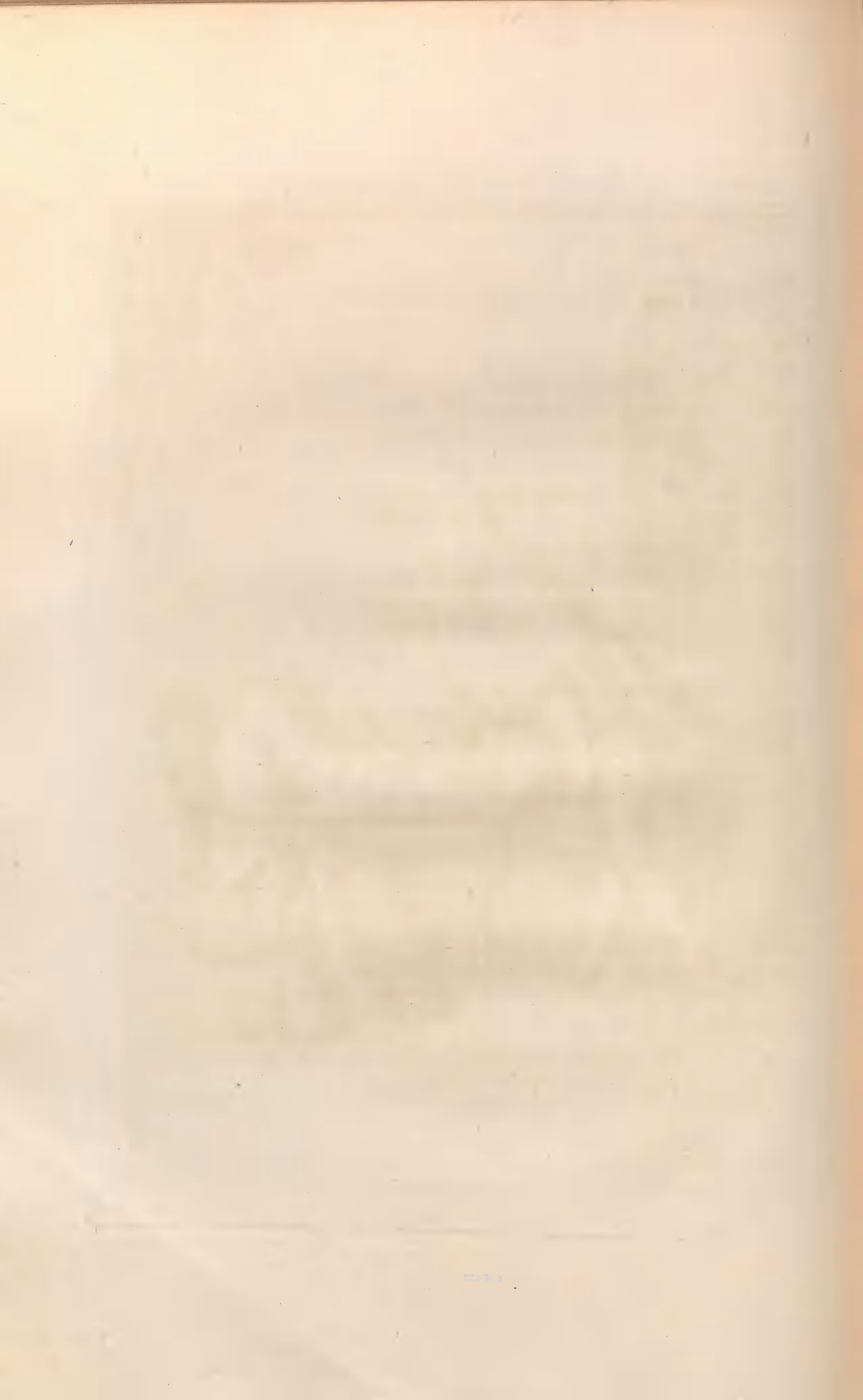


LE SAVETIER ET LE FINANCIER . Fable CXLIV.

J.B. Oudry inv.

Chenu sculp.





F A B L E III.

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Un Lion décrépité, goutteux, n'en pouvant plus,
 Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse:
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce,
 Manda des Médecins: il en est de tous arts.
 Médecins au Lion viennent de toutes parts:
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
 Le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
 Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du roi
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
 Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
 Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire:
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait, à mépris, imputé
 D'avoir différé cet hommage:

Mais j'étois en pèlerinage,
 Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vû dans mon voyage
 Gens experts & sçavans; leur ai dit la langueur
 Dont votre majesté craint, à bon droit, la fuite.

Vous ne manquez que de chaleur;
 Le long âge en vous l'a détruite.

D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude & toute fumante:
 Le secret sans doute en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire Loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre:

Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.





LE LION, LE LOUP ET LE RENARD. Fable CXLV.

J.B. Oudry inv.

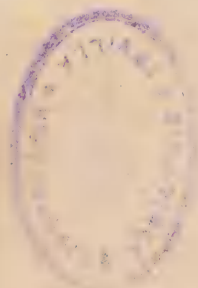
Chenu sculp.



FABLE IV.

LE POUVOIR

DES FABLES.



F A B L E I V.

LE POUVOIR DES FABLES.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légères ?
 S'ils ofent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler que les débats
 Du Lapin & de la Belette.
 Lisez-les, ne les lisez pas :
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens : mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose.
 N'est-il pas encor temps que Louis se repose ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
 De combatre cette Hydre ? & faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence & par adresse,
 Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse.
 Cependant faites-moi la grace
 De prendre en don ce peu d'encens.
 Prenez en gré mes vœux ardens,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient : je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous font dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut

A ces figures violentes

Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles

Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour

Avec l'Anguille & l'Hirondelle :

Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : & Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.

Quoi ! de contes d'enfans son peuple s'embarrasse !

Et du péril qui le menace,

Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !

Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?

A ce reproche l'assemblée

Par l'Apologue réveillée

Se donne entière à l'Orateur :

Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous fommes tous d'Athene en ce point; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois: cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.





LE POUVOIR DES FABLES. À M. DE BARILLON. Fable CXLVI.

J. B. Oudry inv.

M. Maric sculp.

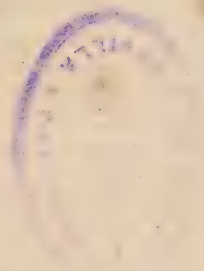


F A B L E V.

L' H O M M E

E T

L A P U C E.



FABLE V.

L'HOMME ET LA PUCE.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des fujets, même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

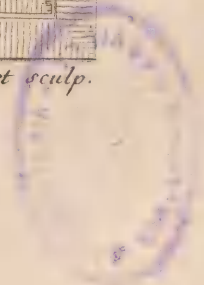




L'HOMME ET LA PUCE. Fable CXLVII.

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp.



F A B L E V I.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pese tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sçais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle : ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus , on me déchire :
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ? oui , le voilà
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire ,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La Femme neuve sur ce cas ,
Ainsi que sur mainte autre affaire ,
Crut la chose , & promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce ferment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete & peu fine ,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere , dit-elle , un cas est arrivé :
N'en dites rien sur-tout , car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu , gardez-vous bien
D'aller publier ce mystere.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne sçavez guere
Quelle je suis. Allez , ne craignez rien.
La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout , car une autre commere

En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire ,

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs , grace à la renommée ,

De bouche en bouche alloit croissant ,

Avant la fin de la journée ,

Ils se montoient à plus d'un cent.





LES FEMMES ET LE SECRET . Fable CXLVIII.

J.B. Oudry inv.

P.F. Moritz Sculp.

FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DÎNER
DE SON MAÎTRE.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîner de son Maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un matin passe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat: d'autres chiens arrivent.

Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, & craignent peu les coups.

Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; & lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit;
Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille:

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; & c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bien-tôt le premier à prendre.





LE CHIEN QUI PORTE À SON COU LE DÎNÉ DE SON MAÎTRE. Fable CXLIX.

J.B. Oudry inv.

M. Marvè sculp.

FABLE VIII.

LE RIEUR ET LES POISSONS.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les fots
Les méchans diseurs de bons mots.
J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un: peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris:
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin:
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A sçavoir au vrai son destin:
Les gros en sçauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,

J'en doute: mais enfin il les sçut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms de chercheurs de mondes inconnus,

Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, sous l'abyfme avoient vûs
Les anciens du vaste empire.

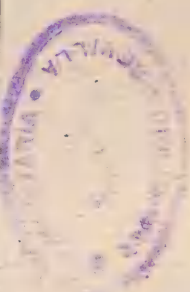




LE RIEUR ET LES POISSONS . Fable CL .

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.



F A B L E I X.

LE RAT ET L'HUÎTRE.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva fou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les appennins, & voici le caucase:
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moi, j'ai déjà vû le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeurs,
Se font sçavans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaïlle, alonge un peu le cou,
Se fent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont au moindres objets frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.





LE RAT ET L'HUITRE . Fable CLI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp

FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
 Confiné par le sort dans un bois folitaire,
 Nouveau Bellerophon, vivoit seul & caché:
 Il fut devenu fou: la raison d'ordinaire
 N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés:
 Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
 Mais tous deux font mauvais alors qu'ils font outrés.
 Nul animal n'avoit affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitoit;
 Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
 Non loin de là certain Vieillard
 S'ennuyoit auffi de sa part.
 Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore,
 Il l'étoit de Pomone encore:
 Ces deux emplois font beaux: mais je voudrois parmi,
 Quelque doux & discret ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
 De façon que lassé de vivre
 Avec des gens muets, notre homme un beau matin
 Va chercher compagnie, & se met en campagne.
 L'Ours porté d'un même dessein,
 Venoit de quitter sa montagne:
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.
 L'Homme eut peur: mais comment esquiver, & que faire?
 Se tirer en gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux: il sçut donc dissimuler sa peur.
 L'Ours, très-mauvais complimenteur,
 Tome III. R

Lui dit : viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
 De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
 Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver.

Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble,
 Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
 Beaucoup mieux seul qu'avec des fots.

Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
 L'Homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
 L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,

Faisoit son principal métier
 D'être bon émoucheur, écartoit du visage
 De son ami dormant, ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond somme,
 Sur le bout de son nez une allant se placer,
 Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.

Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
 Aussi-tôt fait que dit ; le fidele émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
 Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
 Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
 Mieux vaudroit un sage ennemi.





L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS . Fable CLII .

F A B L E X I.

LES DEUX AMIS.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa ;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre :
Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme :
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit : il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici : s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? une esclave assez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'amî, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur :
Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.





LES DEUX AMIS . Fable CLIII.

J.B. Oudry inv.

J. LeMire sculp.



F A B L E X I I.

LE COCHON, LA CHEVRE ET LE MOUTON.

U ne Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
 Montés sur même char, s'en alloient à la foire:
 Leur divertissement ne les y portoit pas;
 On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:

Le Charton n'avoit pas dessein
 De les mener voir Tabarin.

Dom Pourceau crioit en chemin,
 Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trouffes:
 C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux, créatures plus douces,
 Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours:

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc: qu'as-tu tant à te plaindre?
 Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
 Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
 Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
 Regarde ce Mouton, a-t-il dit un seul mot?

Il est sage. Il est un sot,

Repartit le Cochon: s'il sçavoit son affaire,
 Il crierait comme moi du haut de son gosier;
 Et cette autre personne honnête
 Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
 La Chevre de son lait, le Mouton de sa laine.

Je ne sçais pas s'ils ont raison,
 Mais quant à moi qui ne suis bon
 Qu'à manger, ma mort est certaine:
 Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage:

Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

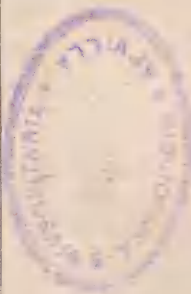




LE COCHON, LA CHEVRE ET LE MOUTON. Fable CLIV.

J.B. Oudry inv.

Roland sculp.



FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADemoiselle de SILLERY.

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Bocace :
Mais une divinité
Veut revoir sur le parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités ;
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car afin que l'on le sçache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau,
Sire Loup, sire Corbeau
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout :
Comment le pourroit-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs. Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose :
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose.

Amenons des bergers, & puis nous rimerons
Ce que disent entr'eux les loups & les moutons.

Tircis difoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! fi vous connoiffiez comme moi certain mal,

Qui nous plaît & qui nous enchante!

Il n'est bien fous le ciel qui vous parût égal:

Souffrez qu'on vous le communique.

Croyez-moi, n'ayez point de peur:

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique

Des plus doux fentimens que puiſſe avoir un cœur?

Amarante auffi-tôt réplique:

Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est fon nom?

L'Amour. Ce mot est beau: dites-moi quelques marques

A quoi je le pourrai connoître; que fent-on?

Des peines près de qui le plaisir des monarques

Est ennuyeux & fade: on s'oublie, on se plaît

Toute feule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage?

Ce n'est pas foi qu'on voit, on ne voit qu'une image

Qui fans ceſſe revient, & qui fuit en tous lieux:

Pour tout le reſte on est fans yeux.

Il est un berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:

On ſoupire à fon ſouvenir:

On ne ſçait pas pourquoi, cependant on ſoupire:

On a peur de le voir encor qu'on le deſire.

Amarante dit à l'inſtant,

Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant?

Il ne m'est pas nouveau; je penſe le connoître.

Tircis à fon but croyoit être,

Quand la Belle ajoûta: voilà tout juſtement

Ce que je fens pour Clidamant.

L'autre penſa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,

Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,

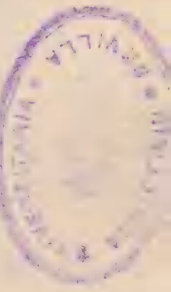
Et qui font le marché d'autrui.



TIRCIS ET AMARANTE, POUR M^{ELLE} DE SILLERY. Fable CLV.

J. B. Oudry inv.

Louis le Mire Sculp.



FABLE XIV.

LES OBSEQUES DE LA LIONNE.

La femme du Lion mourut :
 Aussi-tôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le Prince
 De certains complimens de consolation,
 Qui font surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obseques se feroient
 Un tel jour, en tel lieu : ses prévôts y feroient
 Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le Prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna.
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtifans.

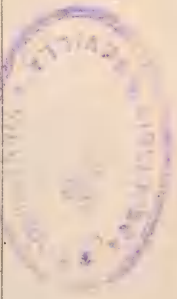
Je définis la cour un pays où les gens
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
 Sont ce qu'il plaît au prince ; ou s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paroître :
 Peuple caméleon, peuple finge du maître,
 On diroit qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens font de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
 Le Cerf ne pleura point ; comment l'eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
 Etranglé sa femme & son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,

Et foutint qu'il l'avoit vû rire.
 La colere du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, & fur-tout celle du roi Lion:
 Mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.
 Le monarque lui dit: chétif hôte des bois,
 Tu ris, tu ne fuis pas ces gémissantes voix.
 Nous n'appliquerons point sur tes membres prophanes
 Nos sacrés ongles: venez, Loups,
 Vengez la reine; immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes.
 Le Cerf reprit alors: sire, le temps des pleurs
 Est passé: la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue,
 Et je l'ai d'abord reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:
 J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
 Qu'on se mit à crier, miracle, apothéose!
 Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables menfonges,
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.





LES OBSEQUES DE LA LIONNE Fable CLVI.

J.B. Oudry inv.

P. Martenot sculp.

FABLE XV.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

Se croire un personnage, est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
C'est proprement le mal françois.

La fotte vanité nous est particuliere.

Les Espagnols font vains, mais d'une autre maniere :

Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si fot :
Donnons quelque image du nôtre,
Qui fans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Éléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,

Une Sultane de renom,
Son chien, son chat & sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, & toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,

Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?

Nous ne nous prions pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les Éléphans.

Il en auroit dit davantage ;

Mais le Chat sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.

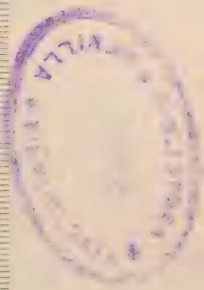




LE RAT ET L'ELEPHANT. Fable CXLVII.

J.B. Oudry inv.

De Ferth sculpt.



FABLE XVI.

L'HOROSCOPE.



FABLE XVI.

L'HOROSCOPE.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture,
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il sçavoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,

Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses & payfages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des perfonnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
Ah, monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing fur l'innocente bête.

Sous la tapifferie un clou se rencontra:
Ce clou le bleffe, il pénétra
Jufqu'aux ressorts de l'ame; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut fa perte à ces soins qu'on prit pour fon falut.
Même précaution nuit au poète Æschile.

Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Auffi-tôt il quitta la ville,
Mit fon lit en plein champ, loin des toits, fous les cieux.
Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, & fur fa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à fes yeux,
Etant de cheveux dépourvûe,
Laiſſa tomber fa proie afin de la caſſer:
Le pauvre Æschile ainſi ſçut ſes jours avancer.

De ces exemples il réſulte,
Que cet art, s'il eſt vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le conſulte;
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Jufqu'au point de marquer dans les cieux notre fort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de perſonnes, de temps,

Non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger & ce roi font sous même planette;
 L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette:
 Jupiter le vouloit ainsi.
 Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
 D'où vient donc que son influence
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
 Comment percer des airs la campagne profonde?
 Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans fin?
 Un atome la peut détourner en chemin:
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
 L'état où nous voyons l'Europe,
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu:
 Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a scû.
 L'immense éloignement, le point & sa vitesse,
 Celle aussi de nos passions,
 Permettent-ils à leur foiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions?
 Notre sort en dépend: sa course entresuivie
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
 Et ces gens veulent au compas,
 Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æschile
 N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,
 Il peut frapper au but une fois entre mille:
 Ce font des effets du hasard.



L'HOROSCOPE. Fable CLVIII.

J.B. Oudry inv.

J.C. Teucher sculp.

FABLE XVII.

L'ANE ET LE CHIEN.

IL se faut entr'aider, c'est la loi de nature :
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sçais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.

Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux fuivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.

Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.

Notre Baudet s'en sçut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
Lui dit : cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.

Point de réponse, mot : le Rouffin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.

Il fit long-temps la fourde oreille :
Enfin il répondit : ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sçauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, & s'en vient : autre bête affamée.
L'Ane appelle aussi-tôt le Chien à son secours.

Le Chien ne bouge, & dit: ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille:
Il ne sçauroit tarder. Détale vîte, & cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf; & si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le Baudet sans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

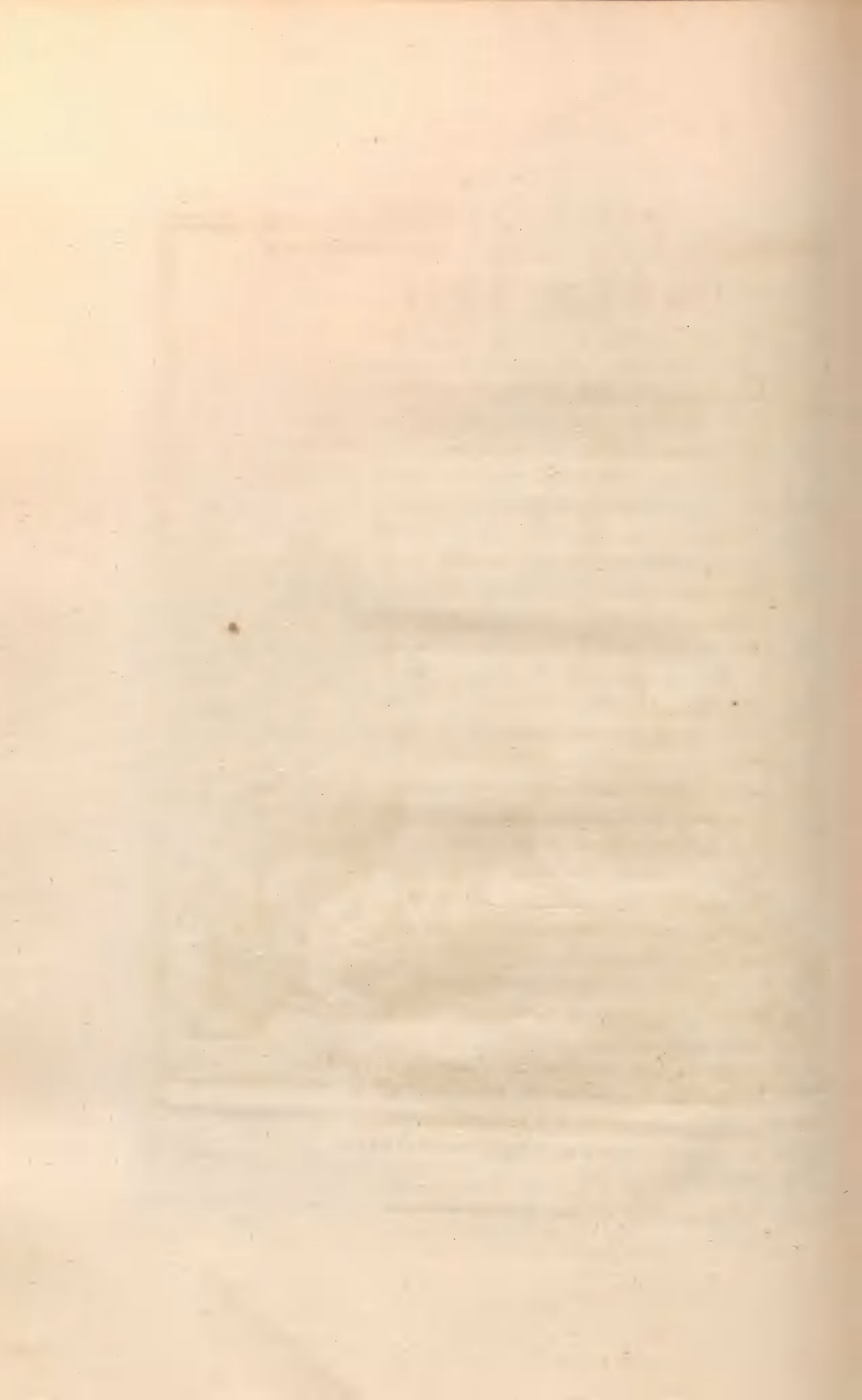




L'ÂNE ET LE CHIEN . Fable CLIX .

J.B. Oudry inv.

Marie aqua forti, M. Aubert calc. sculpsit.



F A B L E X V I I I .

LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
Faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit ;
De quoi le Grec en Bassa le payoit,
Non en Marchand : tant c'est chere denrée
Qu'un protecteur ! celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres turcs d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
Et le Bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouëra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquans qui font en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre : & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours & dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sçais que tu me quittes :
Même l'on veut que j'en craigne les fuites :
Mais je te crois un trop homme de bien :

Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
 Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, & son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui berger, pour plus de ménage,
 Auroit deux ou trois mâtinaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux,
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeoit plus que trois, mais on ne disoit pas
 Qu'il avoit aussi triple gueule,
 Quand les loups livroient des combats.
 Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
 Le troupeau s'en sentit : & tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
 Que tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
 S'abandonner à quelque puissant roi,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

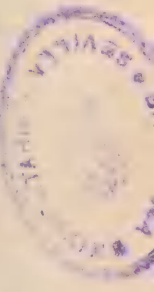




LE BASSA ET LE MARCHAND. Fable CLX.

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp



F A B L E X I X.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent.

L'un étoit pauvre, mais habile :

L'autre riche, mais ignorant.

Celui-ci sur son concurrent

Vouloit emporter l'avantage ;

Prétendoit que tout homme sage

Etoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler

Des biens dépourvûs de mérite ?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disoit-il souvent

Au sçavant,

Vous vous croyez considérable :

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que fert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisieme chambre,

Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien.

Je ne sçais d'homme nécessaire,

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien :

Nous en ufons, Dieu sçait. Notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte, & vous qui dédiés

A messieurs les gens de finance,

De méchans livres bien payés.

Ces mots, remplis d'impertinence,

Eurent le fort qu'ils méritoient.

L'homme lettré se tut : il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asyle :
Il reçut par-tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les fots : le sçavoir a son prix.

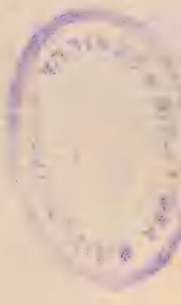




L'AVANTAGE DE LA SCIENCE . Fable CLXI.

J.B. Oudry inv.

P.E. Moitte Sculp



F A B L E X X.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers:
Amene-moi la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre fort,
Laissez entre la colere
Et l'orage qui la fuit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone & Mégere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Aleçon.
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura, par Pluton,
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine

Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte.
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout pere frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'olympé s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, & promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit:
On lui dit qu'il étoit pere;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux fortes de carreaux.
L'un, jamais ne se fourvoie,
Et c'est celui que toujours
L'olympé en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours:
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte:
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.



JUPITER ET LES TONNERRES . Fable CLXII .

J.B. Oudry inv.

P. Martenais sculp.



FABLE XXI.

LE FAUCON ET LE CHAPON.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle :
 Ne vous pressez donc nullement.
 Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelles.

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
 Etoit sommé de comparoître
 Pardevant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
 Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
 Le Normand & demi laissoit les gens crier.
 Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :
 On ne m'y tient pas ; & pour cause.
 Cependant un Faucon sur sa perche voyoit
 Notre Manceau qui s'enfuyoit.
 Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aïse, en un plat, honneur dont la volaille
 Se feroit passée aisément.
 L'Oïseau chasseur lui dit : ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné : vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sçais chasser, & revenir au maître.
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il t'attend, est-tu sourd ? je n'entends que trop bien,
 Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire,
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.





LE FAUCON ET LE CHAPON Fable CLXIII

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.

FABLE XXII.

LE CHAT ET LE RAT.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre Chat dit: cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:

Viens m'aider à fortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber: c'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,

Comme tout dévot Chat en use les matins:
Ce rézeau me retient: ma vie est en tes mains:
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je? reprit le Rat.

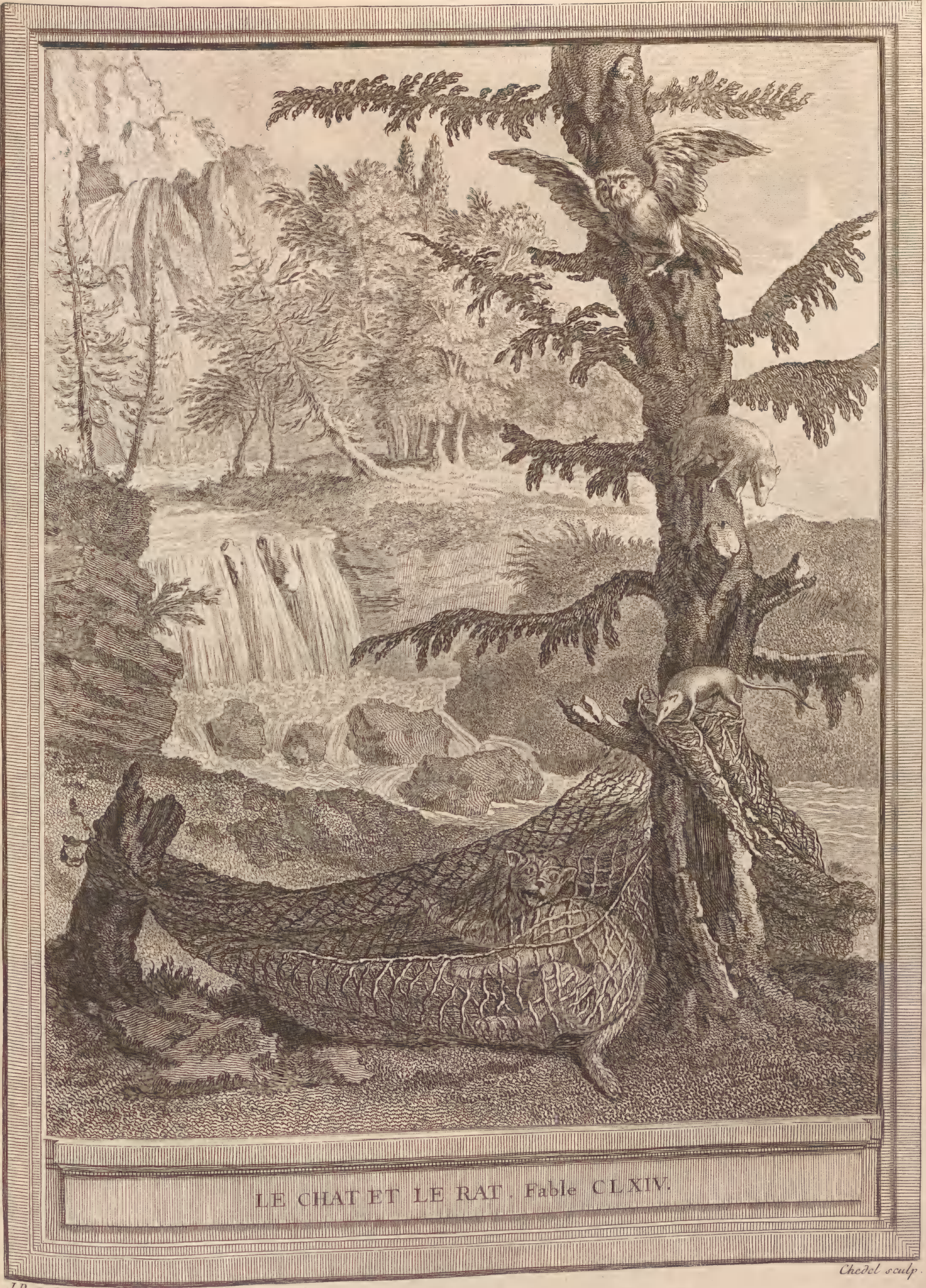
Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le Chat.

Dispose de ma griffe, & fois en assurance:
Envers & contre tous je te protégerai;

Et la belette mangerai
 Avec l'époux de la chouette.
 Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: idiot!
 Moi ton libérateur? Je ne suis pas si sot.
 Puis il s'en va vers sa retraite.
 La belette étoit près du trou.
 Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou:
 Dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paroît en cet instant:
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
 Son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.
 Ah! mon frere, dit-il, viens m'embrasser: ton soin
 Me fait injure; tu regardes
 Comme ennemi ton allié?
 Penses-tu que j'aye oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie?
 Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel? Aucun traité
 Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance?
 S'affure-t-on sur l'alliance
 Qu'à faite la nécessité?

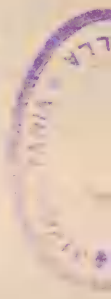




LE CHAT ET LE RAT. Fable CLXIV.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



FABLE XXIII.

LE TORRENT

ET

LA RIVIERE.



FABLE XXIII.

LE TORRENT ET LA RIVIERE.

Avec grand bruit & grand fracas,
 Un Torrent tomboit des montagnes.
 Tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas ;
 Il faisoit trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osoit passer
 Une barriere si puissante.
 Un seul vit des voleurs ; & se sentant presser,
 Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
 Ce n'étoit que menace, & bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une Riviere dont le cours,
 Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
 Point de bords escarpés, un sable pur & net.
 Il entre, & son cheval le met
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.
 Tous deux au Styx allerent boire ;
 Tous deux, à nager malheureux,
 Allerent traverser au séjour ténébreux,
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.

 Les gens sans bruit sont dangereux :
 Il n'en est pas ainsi des autres.





LE TORRENT ET LA RIVIERE Fable CLXV.

J.B. Oudry inv.

L. Lempereur sculp.

FABLE XXIV.

L'EDUCATION.



FABLE XXIV.

L'ÉDUCATION.

Laridon & César, freres dont l'origine
 Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
 Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:

Mais la diverse nourriture
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.

Son frere ayant couru mainte haute aventure,
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fît en ses enfans dégénérer son sang.

Laridon négligé, témoignoit sa tendresse
 A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:
 Tourne-broches par lui rendus communs en France,
 Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
 Peuple antipode des Césars.

On ne fuit pas toujours ses ayeux ni son pere:
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénere.
 Faute de cultiver la nature & ses dons,
 O combien de Césars deviendront Laridons!





L'ÉDUCATION. Fable CLXVI.

J.B. Oudry inv.

A. Radigues sculp.



FABLE XXV.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devroient être sœurs,
 Ainsi que les vices font freres:
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
 J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes en un sujet éminemment placées
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
 Soigneux & fidele à son maître:
 Mais il est sot, il est gourmand:
 Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
 Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
 Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
 J'y crois voir quelque chose: est-ce un bœuf, un cheval?
 Hé qu'importe quel animal?

Dit l'un de ses Mâtins: voilà toujours curée.
 Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
 Et de plus il nous faut nager contre le vent.
 Buons toute cette eau: notre gorge altérée
 En viendra bien à bout: ce corps demeurera
 Bien-tôt à sec, & ce fera
 Provision pour la semaine.

Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
 Et puis la vie: ils firent tant

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un fujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.

Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?

Si j'arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !

Si j'apprenois l'hébreu, les sçiences, l'histoire !

Tout cela c'est la mer à boire.

Mais rien à l'homme ne suffit :

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,

Il faudroit quatre corps, encor loin d'y suffire,

A mi-chemin je crois que tous demeureroient :

Quatre Mathufalems bout à bout ne pourroient

Mettre à fin ce qu'un seul desire.

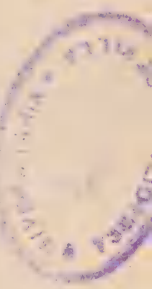




LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT. Fable CLXVII.

J.B. Oudry inv.

J. Menil sculp.



F A B L E X X V I.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

Que j'ai toujours haï les penfers du vulgaire!
Qu'il me femble profane, injufte & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chofe & lui,
Et mefurant par foi ce qu'il voit en autrui!
Le Maître d'Epicure en fit l'apprentiffage.
Son pays le crut fou: petits efprits! mais quoi?
Aucun n'eft prophète chez foi.
Ces gens étoient les fous: Démocrite le fage.
L'erreur alla fi loin, qu'Abdere députa
Vers Hippocrate, & l'invita
Par lettres & par ambaffade,
A venir rétablir la raifon du malade.
Notre concitoyen, difoient-ils en pleurant,
Perd l'efprit: la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eftimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:
Peut-être même ils font remplis
De Démocrates infinis.
Non content de ce fonge, il y joint les atomes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et mefurant les cieux fans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, & ne fe connoît pas.
Un temps fut qu'il fçavoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, fa folie eft extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens:
Cependant il partit: & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le fort caufe; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on difoit n'avoir raifon ni fens,

Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

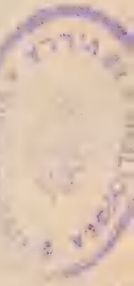




DEMOCRITE ET LES ABDERITAINS . Fable CLXVIII .

J.B. Oudry inv.

J. Impercur sculp.



FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain fans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme fourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un fort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim.
Un fan de biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête; un daim avec un fan!
Tout modeste chasseur en eût été content.
Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx: la parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale:
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens; mais quoi? rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à foi, l'archer
Voit le long d'un fillon une perdrix marcher,
Surcroît chetif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.

FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
 Te combattrai-je en vain fans cesse en cet ouvrage?
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'homme fourd à ma voix, comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
 Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
 Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
 Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
 Jouis dès aujourd'hui: redoute un fort semblable
 A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim.
 Un fan de biche passe, & le voilà soudain
 Compagnon du défunt; tous deux gifent sur l'herbe.
 La proie étoit honnête; un daim avec un fan!
 Tout modeste chasseur en eût été content.
 Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx: la parque & ses ciseaux
 Avec peine y mordoient; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale:
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'étoit assez de biens; mais quoi? rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à foi, l'archer
 Voit le long d'un fillon une perdrix marcher,
 Surcroît chetif aux autres têtes.
 De son arc toutefois il bande les ressorts.

F A B L E S
C H O I S I E S.
LIVRE NEUVIEME.



FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE I.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE.

Grace aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages :
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force fots, force flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous sommes,

Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne feroit.
Le doux charme de maint songe,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il se peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sçut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un fot.

Voici le fait. Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.

Votre fer? il n'est plus: j'ai regret de vous dire,
Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant:

Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie;

Je n'ai que lui: que dis-je? hélas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Le marchand repartit : hier au soir fur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever :
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le pere dit : comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils, en un befoin, eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
 Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je,
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les Chat-huants d'un pays
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlevent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux étoit de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope.
 Tout est géant chez eux : écoutez les, l'Europe
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
 J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : tout doux,
 On le fit pour cuire vos choux.
 L'homme au pot fut plaissant : l'homme au fer fut habile.

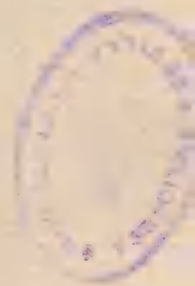
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir, par raison, combattre son erreur :
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.



LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE. Fable CLXX.


J.B. Oudry inv.

de Forche sculp.



F A B L E I I.

LES DEUX PIGEONS.



FABLE II.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
 L'un d'eux s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frere ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avançoit davantage !
 Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frere, a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le desir de voir & l'humeur inquiète
 L'emporterent enfin. Il dit : ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frere.
 Je le défennuirai : quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous fera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : j'étois là, telle chose m'avint :
 Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu ferein, il part tout morfondu,
 Séche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie;
 Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
 Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
 Il y vole, il est pris: ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traîtres appâts.

Le las étoit usé; si bien que de son aîle,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
 Quelque plume y périt; & le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour à la ferre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
 Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
 Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
 Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues.
 Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,

Crut pour ce coup que ses malheurs
 Finiroient par cette aventure:

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
 Prit sa fronde, & d'un coup, tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,
 Qui maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aîle, & tirant le pied,
 Demi-morte, & demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna:
 Que bien, que mal, elle arriva,
 Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?





LES DEUX PIGEONS . Fable CLXXI.

J.B. Oudry inv

Chedel sculp



FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux difoit : messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun fortit.
Le Singe de sa part difoit : venez de grace,
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement :
Moi je l'ai dans l'esprit : votre serviteur gille,
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois batteaux, exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baler,
Faire des tours de toute forte,
Passer en des cerceaux ; & le tout pour six blancs :
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables,

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !

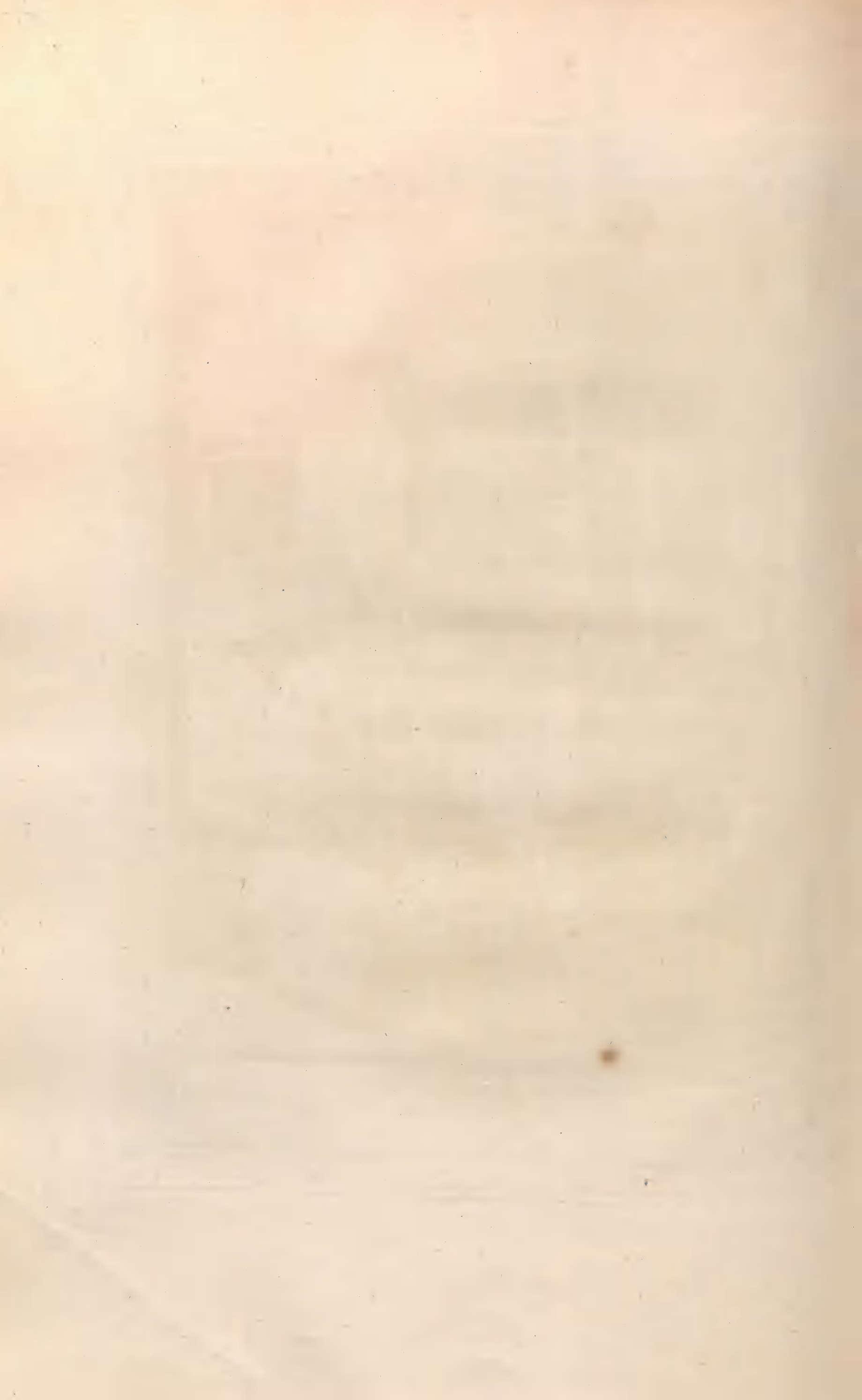




LE SINGE ET LE LÉOPARD . Fable CLXXII.

J.B. Oudry inv.

L. LeMire sculp.





LE SINGE ET LE LÉOPARD, Fable CLXXII, 2^e. Planche 7.

J.B. Oudry inv.

P. Aveline sculp.

F A B L E I V.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un villageois considérant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là:
Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé:
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
Oh, oh, dit-il, je saigne! & que feroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.





LE GLAND ET LA CITROUILLE. Fable CLXXIII.

J. B. Oudry inv.

P. Avilines sculp.



F A B L E V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE
D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son Collège,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilège
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre Écolier,
Qui grimant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre ; & fit tant à la fin,

Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au Maître de la classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans.

Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,

Accrut le mal en amenant,

Cette jeunesse mal instruite :

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment

Qui pût servir d'exemple, & dont toute sa fuite

Se souvînt à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant, que la maudite engeance

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne fçais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

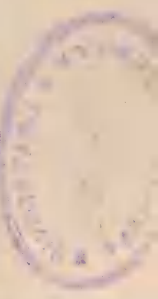




L'ECOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN Fable CLXXIV.

J. B. Oudry inv.

Louis le Grand sculp.



F A B L E VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il fera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée,
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur fuit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.





LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER Fable CLXXV.

J.B. Oudry inv.

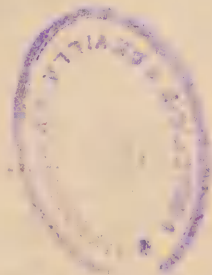
De Perth sculp.

FABLE VII.

LA SOURIS

MÉTAMORPHOSÉE

EN FILLE.



F A B L E V I I.

LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE.

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un bramin le fit : je le crois aisément.
 Chaque pays a sa pensée.
 La Souris étoit fort froissée :
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
 Le traite en frere. Ils ont en tête
 Que notre ame, au sortir d'un roi,
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au sort : c'est-là l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
 Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
 De prier un forcier qu'il logeât la Souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
 Le forcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
 Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui feras notre gendre.
 Non, dit-il : ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.

Et bien, dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma Fille? hélas! non; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le bramin fâché, s'écria:
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre Belle.

Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.

L'étoëuf passant à celui-là,

Il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle
 Avec le rat; & l'offenser

Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.

Au mot de rat, la Demoiselle
 Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:
 Un rat! un rat: c'est de ces coups
 Qu'amour fait, témoin telle & telle:
 Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient; cette fable
 Prouve assez bien ce point: mais à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits:
 Car quel époux n'est point au soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant.

Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

La Belle au chat, le chat au chien,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté;

Le soleil eût joui de la jeune beauté.

Revenons, s'il se peut, à la métémpycose:

Le forcier du bramin fit sans doute une chose

Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.

Je prends droit là-dessus contre le bramin même:

Car il faut, selon son système,

Que l'homme, la Souris, le ver, enfin chacun

Aille puiser son ame en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement,

L'une s'éleve, & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,

Ne put obliger son hôtesse

De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse?

Tout débattu, tout bien pesé,

Les ames des Souris, & les ames des Belles

Sont très-différentes entre elles.

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.

Parlez au diable, employez la magie,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.





LA SOURIS METAMORPHOSEE EN FILLE. Fable CLXXVI.

J.B. Oudry, inv.

B.L. Prevost sculp.

FABLE VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des Fous ne te mets à portée :

Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours.

Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours

Quelques traits aux fripons , aux fots , aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours

Qu'il vendoit la sagesse ; & les mortels crédules

De courir à l'achat : chacun fut diligent.

On effuyoit force grimaces :

Puis , on avoit pour son argent ,

Avec un bon soufflet , un fil long de deux brasses.

La plupart s'en fâchoient ; mais que leur servoit-il ?

C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire ,

Ou de s'en aller , sans rien dire ,

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose ,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un Fou ? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil & du soufflet pourtant embarrassé ,

Un des dupes un jour alla trouver un sage ,

Qui , sans hésiter davantage ,

Lui dit : ce sont ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillés , & qui voudront bien faire ,

Entre eux & les gens fous mettront , pour l'ordinaire ,

La longueur de ce fil: sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable careffe.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sageffe.





LE FOU QUI VEND LA SAGESSE Fable CLXXVII.

J.B. Oudry inv.

C. Baguet del.

F A B L E I X.

L'HUÎTRE

E T

LES PLAIDEURS.

FABLE IX.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
 Une Huître que le flot y venoit d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent :
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baïffoit déjà pour amasser la proie,
 L'autre le pouffe, & dit : il est bon de sçavoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pû l'appercevoir
 En fera le gobeur, l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais auffi,
 Dit l'autre ; & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie.
 Et bien, vous l'avez vûe ; & moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, & qu'en paix chacun chez foi s'en aille.

 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.



L'HUITRE ET LES PLAIDEURS. Fable CLXXVIII.

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp.

FABLE X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le Chien représenta
Sa maigreur. Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique, & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais fortir ; & si tu veux attendre
Le portier du logis & moi,
Nous ferons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.





LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE . Fable CLXXIX .

J. B. Oudry inv.

L. Empereur sculp.

F A B L E X I.

R I E N D E T R O P.



FABLE XI.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempéramment
 Que le Maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le bled, riche présent de la blonde Cérès,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets:
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et pouffant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sçait plaire.
 Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.
 Tout au travers ils se jetterent,
 Gâterent tout, & tout brouterent;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns: ils les croquerent tous:
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers: les humains abuserent
 A leur tour des ordres divins.

 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès.
 Il faudroit faire le procès
 Au petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
 Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
 Dont on parle fans cesse, & qu'on n'observe point.

(Fable CLXXX.)



RIEN DE TROP Fable CLXXX.

J. B. Oudry inv.

P. B. Maitte sculp.



RIEN DE TROP . Fable CLXXX . 2^e Planche .

J.B. Oudry inv.

P.E. Moitte Sculp.



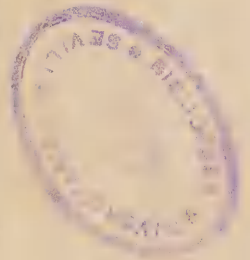
RIEN DE TROP, Fable CLXXX. 3^e Planche.

J.B. Oudry inv.

P. Avellius sculp.

FABLE XII.

LE CIERGE.



FABLE XII.

LE CIERGE.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent :
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette, & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrz entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
 Ou, pour dire en françois la chose,
 Après que les ruches fans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :
 Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et nouvel Empedocle aux flammes condamné
 Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

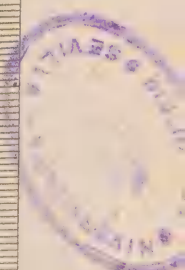




LE CIERGE . Fable CLXXXI.

J.B. Oudry inv.

J.aur. Carv sculp.



FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux cieux:
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
 Il ne se fert jamais d'Huissier.
 Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
 Comment appelez-vous ces avertissemens?

Un Passager pendant l'orage,
 Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
 Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphans
 N'auroit pas coûté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire:
 Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,
 Envoyant un songe lui dire
 Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
 Courut au trésor comme au feu.
 Il trouva des voleurs: & n'ayant dans sa bourse
 Qu'un écu pour toute ressource,
 Il leur promit cent talens d'or,
 Bien comptés & d'un tel trésor:
 On l'avoit enterré dedans telle bourgade.

L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs ; & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.





JUPITER ET LE PASSAGER . Fable CLXXXII .

J.B. Oudry inv.

J. Moit sculp.



JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII. 2^e Planche

J. B. Oudry inv.

J. C. Tardieu Sculp.



FABLE XIV.

LE CHAT ET LE RENARD.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartufs, deux *archipatelins*,
Deux francs pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnifoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours:
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égoïllèrent.
Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin:
Tu prétends être fort habile,
En sçais-tu tant que moi? j'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je foutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard: fouille en ton sac, ami:
Cherche en ta cervelle matoïse
Un stratagème sûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles;
Et ce fut par-tout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.





LE CHAT ET LE RENARD . Fable CLXXXIII .

J.B. Oudry inv.

L. Goussier sculp



F A B L E X V.

LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

Un Mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa Femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
 Jamais œillade de la Dame,
 Propos flatteur & gracieux,
 Mot d'amitié, ni doux sourire,
 Défiant le pauvre sire,
 N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois, c'étoit un Mari.
 Il ne tint point à l'hymenée
 Que, content de sa destinée,
 Il n'en remerciât les dieux.
 Mais quoi? si l'amour n'affaïsonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre Épouse étant donc de la sorte bâtie,
 Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
 Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur
 Interrompit la doléance.
 La pauvre Femme eut si grand peur,
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entre les bras de son Époux.
 Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
 Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienfiance:
 Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas
 Gens honteux, ni fort délicats:
 Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte
 Que la plus forte passion,
 C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion;

Et l'amour quelquefois : quelquefois il la domte :
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plû toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.





LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR . Fable CLXXXIV .

J.B. Oudry inv.

J. C. Tacher sculpt.

F A B L E X V I.

LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misère:
Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendroit faire;
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille mafure
Fut la scene où devoit se passer l'aventure:
Il y porte une corde; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, & l'emporte:
Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter: ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'Homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.

Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? & vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:

Il a le moins de part au trésor qu'il enferme,
Thésaurifant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce font-là de ses traits: elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre,
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.





LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES. Fable CLXXXV.

J.B. Oudry inv.

J.Ph. Le Bas aqua forti, C. Baquoy cælo sculpsit.

FABLE XVII.

LE SINGE

ET

LE CHAT.



FABLE XVII.

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
 Commenfaux d'un logis, avoient un commun maître.
 D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
 Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
 Étoit moins attentif aux fouris qu'au fromage.

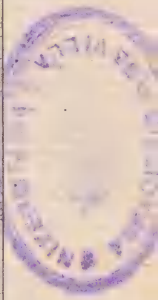
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardoient rôtir des marrons :
 Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
 Nos galans y voyoient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : frere, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître.
 Tire-moi ces marrons : si Dieu m'avoit fait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verroient beau jeu.
 Aussi-tôt fait que dit : Raton avec sa patte,
 D'une maniere délicate,
 Écarte un peu la cendre, & retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron, puis deux, & puis trois en escroque ;
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'étoit pas content, ce dit-on.
 Aussi ne le font pas la plûpart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des provinces,
 Pour le profit de quelque roi.



LE SINGE ET LE CHAT. Fable CLXXXVI.

J.B. Oudry inv.

L. Le Mire sculp.

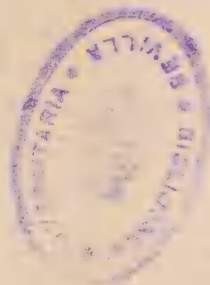


FABLE XVIII.

LE MILAN

ET

LE ROSSIGNOL.



FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le Milan, manifeste voleur,
 Eut répandu l'allarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfans du village,
 Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie :
 Aussi-bien que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Terée & son envie.

Qui, Terée ? est-ce un mets propre pour les Milans ?

Non pas, c'étoit un roi, dont les feux violens
 Me firent ressentir leur ardeur criminelle :

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle.

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui réplique :

Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique ?

J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un Milan, il s'en rira :

Ventre affamé n'a point d'oreilles.





LE MILAN ET LE ROSSIGNOL . Fable CLXXXVII.

J.B. Oudry inv

Chedel sculp.

F A B L E X I X.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter : ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin ;
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma mufette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
Et rendu de robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchans foldats,

Ils promettent de faire rage :
Mais au moindre danger adieu tout leur courage :
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre & du troisieme Volume.





LE BERGER ET SON TROUPEAU . Fable CLXXXVIII.

